

Maciej Niemiec

## Poèmes

Traduits du polonais par Krystyna Jocz

### VENT

Je ne trinquerais pas avec mon miroir si je rencontrais quelqu'un  
avec qui trinquer  
sans piper

mais quoi plus tard  
encore un aveu  
ou bien un galimatias pour modèle  
auquel aspire la parole

mon premier livre je ne l'écrirai plus  
commencé jadis comme on commence  
par la joie

il n'y a pas de joie  
il n'y a pas de joie

c'est d'un autre livre non écrit  
le livre d'un ami  
encore ne l'est-il plus peut-être

que le vent souffle à travers les feuilles volantes  
un vent impétueux  
où nous tentons de converser  
dans un inaudible cri

XI 1982

## BAS, PROFOND

*Les électrons se figent sur les orbites.  
Tout est noir  
froid*

*réduit,  
l'éternité enfin  
commence à mugir comme un courant d'air dans le vide  
escalier du monde, claque ses fenêtres et portes,  
couvre murs et planchers d'une mince couche  
de néant.*

*Je voudrais parler avec toi, mais je trace à la plume  
des lettres penchées*

*Il pleut sur le fleuve, sous le pont Marie  
l'eau entraîne une grasse écume, des bâtons,  
rapide, elle luit  
bas comme dans un puits.*

*Nous sommes engagés trop profond  
dans les rouages du monde, nous  
comme les sangles de caoutchouc  
qui enserrent les déments.*

*Et enfin on regrette à la fois  
ce qui est dit et ce qui est tu,  
tant les actes réalisés qu'interdits à soi-même,  
celui que l'on est, comme celui qu'on ne sera jamais.*

*Dans la rue le vent  
entraîne des plumes sales de pigeons et des gouttes de pluie,  
déplace les journaux jetés, avec une précision folle  
balaie la poussière des interstices entre les dalles du trottoir.*

17 III 1988

## CONTE

*A Renata*

Haute est la nuit sur la ville,  
tu ne dois plus rien, murmure  
la haute nuit, les fenêtres au crépuscule  
se regardent dans les yeux,  
tels des amants, qu'un léger  
tressaillement de l'univers ou du cœur  
sépare — jusqu'à l'aube  
il en sera ainsi, même le jour  
les fenêtres demeureront  
les yeux dans les yeux, elles ne peuvent  
rien d'autre, tu ne dois  
plus rien — murmure  
si bas le puits de la cour, il  
n'a pas de bouche et ne sait rien de plus,  
tu n'entendras rien de plus aujourd'hui,  
le puits s'emplit de silence, un liquide  
dissolvant les sons comme un acide,  
étage après étage, se tait  
l'énigme à facettes du paysage des toits.  
Entre les vitres de la lucarne fermée  
des combles un phalène sèche ses douces ailes  
avant l'envol dans la vie, pleine de péripéties  
qui ne s'éclairciront jamais.  
Dehors, après des années d'hésitation  
un brin de crépi glisse  
avec la résolution d'une pierre et tombe  
sur la gouttière, un demi-étage plus bas.  
Tu ne dois plus rien. La nuit regarde  
où dans le cœur d'un petit brin  
de crépi même se désirent  
deux instants — rencontre  
et séparation. L'escalier  
grimpe vers des étages  
toujours plus hauts, inaccessibles  
à une simple ascension, là où nul  
n'a jamais habité, hormis nos  
bonheurs et malheurs, qui habitent  
haut. Et il fera sombre  
dans l'escalier, lorsque s'ouvrira la porte,

sous la poussée pesante et douce  
de la lumière intérieure ; superficiellement,  
exactement un chaud miroir, la conscience,  
fixera cette image : le bois gris  
des marches étroites, la rampe  
tombant au fond en une souple contraction,  
la tête rousse d'un clou, œil de solitude,  
sur le mur la carte des fentes et toiles d'araignées.  
Au-dessus de la ville, la haute nuit murmure  
quelque chose que tu n'entends plus, ou bien  
ne comprends pas. Il doit en être ainsi, murmure  
la nuit, tu ne dois plus rien, vraiment.

## PONT DE BIR-HAKEIM

Vivre sûrement, loin du  
fleuve, écoutant ce que tait  
la pluie ; vivre confortablement,  
un verre entre ses doigts  
et à l'intérieur, des feux  
un peu froids, qui neutralisent  
divers maux. Vivre prudemment,  
soucieux d'une réserve  
dans le petit meuble. A portée de la main  
des comprimés pour dormir, et  
quelques livres, plutôt  
sans trame. Celan. Ben.  
Rendre visite à la sirène du pont  
Alexandre, celle à la fiente  
d'oiseau sur la tempe, qui pose  
sur le fleuve ses yeux de métal,  
parler avec elle, c'est plus sûr  
que de converser avec quelqu'un  
qui n'est pas là —  
avec cette moitié du vide :  
les escaliers se souviennent des pas,  
la poignée, les clés, de la main.

Comme s'attardent dans les murs  
les conversations après plusieurs semaines, comme  
s'apaise le fracas quotidien  
de la ville, comme il est fréquent de rencontrer  
sur le pont des inconnus, ainsi  
file la voiture dans la tête  
— pour partir à la dérive au point du jour  
quelque part non loin du Champ-de-Mars  
avec la sirène des Champs-Élysées ?  
Quoi, l'intelligence enfin  
peut construire un modèle indolore  
de ce qui est. Et l'on devient libre  
de boire désormais sans plaisanter  
jusqu'au bout. Plutôt donc, peut-être,  
partageant chaque comprimé  
comme avec une sœur, malade aussi,  
avec cette moitié du vide, vivre  
sûrement, loin du  
fleuve (après les pluies printanières  
sous la surface galopent  
de lourds troupeaux), vivre  
confortablement et permettre encore  
aux seuls poèmes de t'éveiller  
au point du jour ? Regarde avec attention, quand  
danse le boiteux ; retiens tout,  
lorsque chante le sourd.) Vivre sûrement  
c'est mourir sûrement, dans son lit,  
buvant du calvados avec les barbituriques.

1989

## RUE DES EAUX

La pluie bat la tôle  
des gouttières au-dessus des étages  
au-dessous. La rouille se replie  
vers l'intérieur, feu

de l'eau. Décroît la lumière  
dans le verset, la vigilance ou, peut-être  
l'insomnie. La lampe redit le visage  
comme l'écriture l'ombre de la syllabe.

Vacille donc, feu  
éternel de la rouille. Dans le crépuscule  
ta négation : le souffle léger, le sommeil  
et le cri de mon fils.

1990

## DIMANCHE AU CHAMP-DE-MARS

Les lourdes boules roulent près de la bille immobile,  
réconfortante absence de symétrie. Nous croisons des promeneurs  
comme nous, regardons les joueurs de pétanque,  
et ce mouvement — des boules et des silhouettes, mais aussi, inséparable  
d'un tel mouvement la solitude, le retrait  
quelque part au fond de soi, commence à éclairer  
jusqu'aux choses n'existant plus : notre propre  
enfance, ses angoisses devant les spectres de l'avenir.  
(Moins il y a de solitude, plus de difficulté à l'atteindre,  
et plus c'est net.) Les hautes plumes de nuées au-dessus de la Tour,  
le retour par la berge, le mouvement du remorqueur, le cri des  
mouettes rieuses  
et les sons, par lesquels l'enfant veut nommer tout cela :...  
Peut-être le monde est-il harmonieux, et seul le soleil  
du bord du fleuve nous aveugle, étire les ombres, les traits obscurs.

47